



**HAL**  
open science

# Numénius et Pythagore Pourquoi Numénius fait-il du pythagorisme le fondement du platonisme ?

Fabienne Jourdan

► **To cite this version:**

Fabienne Jourdan. Numénius et Pythagore Pourquoi Numénius fait-il du pythagorisme le fondement du platonisme ?. *Revue de l'histoire des religions*, 2021, 2021/2 (238), pp.207-234. 10.4000/rhr.11193 . hal-03092390

**HAL Id: hal-03092390**

**<https://hal.science/hal-03092390v1>**

Submitted on 26 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FABIENNE JOURDAN

Centre national de la recherche scientifique  
UMR 8167 (Orient et Méditerranée)  
Équipe Antiquité classique et tardive

## **Numénius et Pythagore. Pourquoi Numénius fait-il du pythagorisme le fondement du platonisme ?\***

*Les historiens de la philosophie hésitent souvent sur l'école philosophique à laquelle rattacher Numénius. Tantôt il est considéré comme pythagoricien, tantôt comme platonicien. Michael Frede semble trancher le débat en le qualifiant de « platonicien pythagorisant ». L'article aborde la question en examinant la manière dont Numénius sacralise Pythagore. Il découvre la dimension polémique de sa démarche. Pour parvenir à un platonisme un et authentique, Numénius situe Pythagore à son origine, fait de Socrate et Platon ses disciples, et exclut de cette lignée tout ce qui s'éloigne de sa lecture de Platon. Ainsi s'oppose-t-il à ceux qui procèdent par inclusion pour reconstruire l'unité de l'Académie. Si, d'un point de vue historiographique, il est sans conteste platonicien, il s'estime sans doute lui-même pythagoricien.*

### **Numenius and Pythagoras: Why does Numenius view Pythagoreanism as the cornerstone of Platonism ?**

*Historians of philosophy often hesitate to assign Numenius to any one particular philosophical school. He is sometimes considered a Pythagorist, sometime a Platonist. Michael Frede seems to put an end to the controversy by calling him a "Pythagoreanising Platonist". The paper deals with the question by examining the way in which Numenius sacralises Pythagoras and the polemical dimension of this sacralisation. To reach a Platonism that is really one and authentic, Numenius places Pythagoras at its origin, portrays Plato and even Socrates as his pupils, and excludes from this line of thought all that is foreign to his interpretation of Plato. In this way, he is in conflict with those who, on the contrary, have recourse to inclusion in order to reconstruct the unity of the Academy and thus accept other trends within it. If, from an historiographical point of view, Numenius is indisputably a Platonist, he probably saw himself as a Pythagorist.*

\* Je remercie Philippe Hoffmann et Lucia Maddalena Tissi pour l'invitation au colloque sur la sacralisation des figures païennes, ainsi que Constantin Macris pour sa lecture d'une première version de cet article. L'interprétation adoptée, avec les erreurs associées, sont les miennes.

La relation de Numénius à Pythagore est souvent envisagée au sein d'un débat dont la fin est de trancher si ce philosophe du II<sup>e</sup> siècle doit être considéré comme un platonicien ou comme un pythagoricien. Son portrait sacralisé de Pythagore sert en effet à justifier la ligne philosophique qu'il adopte et construit en même temps : un platonisme *un*, qu'il défend en excluant tous les autres disciples de Platon, dissidents comme partisans. Un examen des textes où il nomme Pythagore en convainc. Il révèle qu'à l'origine de la vénération pour le penseur légendaire se trouve entre autres un ensemble de motifs polémiques. Ils expliquent même l'inclusion de Socrate dans la lignée qui mène de Pythagore à Platon. Cet examen une fois mené, l'incertitude sur la situation de Numénius entre pythagorisme et platonisme s'avère alors une vue historiographique moderne qui ne correspond pas à la situation philosophique de l'époque : ce qu'on appelle le « pythagorisme » de Numénius vise essentiellement à servir ce qu'il estime être le véritable platonisme, c'est-à-dire sa propre interprétation de Platon, présentée comme concordant avec un pythagorisme lui-même pris dans ce prisme interprétatif.

#### **DIVINISATION DE PYTHAGORE : UNE DÉMARCHE DOUBLEMENT POLÉMIQUE**

Selon les doctrines, les sources ou les affirmations examinées, Numénius est considéré comme platonicien ou comme pythagoricien, le plus souvent comme réalisant une synthèse entre les deux tendances<sup>1</sup>. Son pamphlet contre la dissension qui oppose

1. Karl Mraz (« Die Stellung der *Praeparatio Evangelica* des Eusebius im antiken Schrifttum », *Anzeiger der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse*, t. 93, 1956, p. 209-217, ici p. 213) est le premier à qualifier Numénius de « platonicien pythagorisant », expression qui s'est généralisée à partir de Michael Frede, « Numenius », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II 36.2, dir. Hildegard Temporini, Wolfgang Haase, Berlin, Walter de Gruyter, 1987, p. 1034-1075, ici p. 1043. Voir par ex. Bruno Centrone, « Cosa significa essere pitagorico in età imperiale. Per una riconsiderazione della categoria storiografica del neopitagorismo », *La filosofia in età imperiale. Le scuole e le tradizioni filosofiche (atti del colloquio Roma, 17-19 giugno 1999)*, dir. Aldo Brancacci, Naples, Bibliopolis, 2000, p. 137-168 ; Mauro Bonazzi, « Plotino e la tradizione pitagorica », *Acme*, t. 53, fasc. 2, 2000, p. 39-73,

les académiciens à la fois à Platon et entre eux<sup>2</sup> invite néanmoins à aborder la question autrement. Sa lecture découvre que le traitement de Pythagore dépend notamment et peut-être surtout du cadre polémique qui y est exposé. Là, Numénius envisage la sacralisation de Pythagore d'une manière très subtile, s'intéressant moins au philosophe lui-même qu'à l'attitude de ses disciples envers lui. Ce portrait lui permet d'élaborer une lignée philosophique idéale dans laquelle il inclut non seulement Platon, mais aussi Socrate.

### **Tableau à visée contrastive contre l'infidélité des Académiciens à l'égard de Platon**

Dans les premières pages parvenues du pamphlet *Sur la dissension des académiciens à l'encontre de Platon*, Numénius s'exprime ainsi :

Toutefois, mon intention n'est pas de médire à cause de Xénocrate ; bien plutôt, ce que je veux, c'est défendre Platon. Car ce qui me blesse, c'est qu'ils n'aient pas tout souffert ni tout entrepris pour continuer à vivre<sup>3</sup> en totale communauté d'opinions avec Platon, sur tous les points et de toutes les manières. Or Platon le méritait de leur part. Certes, il n'était pas supérieur au grand Pythagore, mais il ne lui était peut-être pas non plus inférieur, et si Pythagore fait l'objet d'honneurs dignes d'un dieu, c'est, plus que tout, grâce à la fidélité et à la vénération que lui témoignèrent ses disciples (ὅ συνακολουθοῦντες σεφθέντες τε οἱ γνώριοι ἐγένοντο πολυτιμητίζεσθαι αἰτιώτατοι τὸν Πυθαγόρα)<sup>4</sup>.

ici p. 49-51 ; Mark Edwards, « Numenius of Apamea », *The Cambridge History of Philosophy in Late Antiquity*, dir. Lloyd Gerson, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 115-125, ici p. 124-125. Dans sa monographie sur les « médioplatoniciens », néanmoins, John Dillon (*The Middle Platonists*, « A Study of Platonism 80 BC to AD 220 », [1977], Londres, Duckworth, 1996<sup>2</sup>, p. 361-383) inclut Numénius dans son chapitre sur les « néopythagoriciens », ce que n'est pas loin de faire le dernier volume du *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, t. 5, fasc. 1 : *Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*, dir. Christoph Riedweg, Christoph Horn, Dietmar Wyrwa, Bâle, Schwabe Verlag, 2018, puisque l'article concernant Numénius (p. 649-657) est postérieur à celui sur le néopythagorisme. Voir aussi, sur le sujet, la bibliographie de cet article rédigé par Franco Ferrari.

2. Tel est le double sens du terme διάστασις qui apparaît à la lecture complète du pamphlet.

3. Dans son apparat critique au texte d'Eusèbe, Robert Estienne propose de corriger συζῶντες en σφζοντες. Cette correction inviterait à traduire : « pour sauvegarder, sur tous les points et de toutes les manières, une totale communauté d'opinions avec Platon ». Nous avons tenté de garder le texte des manuscrits.

4. Num., I F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 2 (fr. 24, 16-22 dP) : καὶ οὐ μὲν βούλομαι τι φλαυῖρον εἰπεῖν διὰ Ξενοκράτη, μᾶλλον μὴν ὑπὲρ Πλάτωνος ἐθέλω. καὶ γάρ με δάκνει ὅτι μὴ πᾶν ἔπαθόν τε καὶ ἔδρων συζῶντες τῷ Πλάτωνι κατὰ πάντα πάντη

La description des honneurs dont il fait l'objet permet de parler de sacralisation ou de divinisation de Pythagore. Les deux formes verbales, σεφθέντες et πολυτιμητίζεσθαι dénotent le caractère religieux de ces honneurs. Le verbe σέβεσθαι sert couramment à exprimer la crainte ou la révérence à l'égard d'un dieu, expliquée plus loin par la notion de σεμνότης (« gravité, majesté ») traditionnellement et ici étymologiquement associée au personnage<sup>5</sup>. Le verbe πολυτιμητίζειν est rare ; il est à notre connaissance employé une seule fois par ailleurs, au sens passif, dans une comédie parvenue de manière anonyme (*Com. adesp.* 1120), à propos d'un personnage ou d'un dieu auquel on s'adresse par la forme vocative πολυτίμητε. L'adjectif πολυτίμητος (« qui fait l'objet de nombreux honneurs, qui est très honoré ») dont il dérive, en revanche, est fréquemment utilisé pour s'adresser à une divinité<sup>6</sup>. Par ces deux verbes, Numénius insiste sur la vénération des disciples qui rendent à Pythagore les hommages dus à un dieu<sup>7</sup>. Son propos a certes une tonalité emphatique, mais il s'appuie d'une part sur la tradition relative au charisme de Pythagore au sein de son école<sup>8</sup>, d'autre part sur celle qui fait effectivement de lui un dieu en l'associant à Apollon<sup>9</sup> ou du moins en le considérant comme l'homme divin par excellence, le θεῖος ἀνήρ, pour reprendre l'expression de Nicomaque qui semble être le premier à l'avoir utilisée à son propos.

πᾶσαν ὁμοδοξίαν. καίτοι ἄξιος ἦν αὐτοῖς ὁ Πλάτων, οὐκ ἀμείνων μὲν Πυθαγόρου τοῦ μεγάλου, οὐ μέντοι ἴσως οὐδὲ φλαυρότερος ἐκείνου, ᾧ συνακολουθοῦντες σεφθέντες τε οἱ γνῶριμοὶ ἐγένοντο πολυτιμητίζεσθαι αἰτιώτατοι τὸν Πυθαγόραν. Les fragments de Numénius sont cités d'après le texte et selon la numérotation de notre édition à paraître aux Belles Lettres dans la collection « Fragments ». Suit la numérotation de l'édition d'Édouard des Places (Numénius, *Fragments*, éd. Édouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1973, abrégé « dP » dans la suite).

5. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 8 (fr. 24, 74-79 dP).

6. voir Liddell-Scott-Jones, *Greek-English Lexicon*, s. v. I.

7. Sur ce point, voir Constantin Macris, « Pythagore de Samos », *Dictionnaire des philosophes antiques* [désormais *DPhA*], t. VII, dir. Richard Goulet, Paris, CNRS Éditions, 2018, p. 681-850, ici p. 812-815 et p. 805-806.

8. Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, I 9) en fait également état.

9. Cette tradition remonte à Eudoxe et Xénocrate ainsi qu'à Aristoxène de Tarente. Elle prête à Pythagore le rang de fils d'Apollon (C. Macris, « Pythagore de Samos », p. 692, p. 710-711), peut-être pour atténuer celle qui l'identifie à Apollon lui-même (Walter Burkert, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, version révisée de *Weisheit und Wissenschaft : Studien zu Pythagoras, Philolaos und Plato*, [1962], trad. Edwin L. Minar, Cambridge [Mass.], Harvard University Press, 1972, p. 124 et p. 146, n. 3).

Si Numénius se réfère à une tradition bien connue à laquelle ont puisé Porphyre et Jamblique, sa manière d'introduire la vénération pour Pythagore et de suggérer la sacralisation qui s'ensuit est originale. Il inverse la cause et l'effet : plutôt que de souligner le charisme divin de Pythagore à l'origine de la vénération dont il jouit, il fait de cette vénération la cause principale (αἰτιώτατο) de sa considération comme un dieu. Un tel renversement pourrait paraître sacrilège s'il n'était pas justifié par le cadre polémique. Dans le début du passage cité, Numénius dénonce l'infidélité des académiciens, et déjà des premiers, à l'égard de Platon<sup>10</sup>. Par contraste, les pythagoriciens lui servent de modèle de fidélité<sup>11</sup>. En réalité, il n'y eut assurément pas moins de dissensions chez les pythagoriciens, situation chez eux aggravée par l'absence d'écrits laissés par Pythagore<sup>12</sup>. Numénius non seulement connaît ces divergences : il en témoigne, mais il y prend part<sup>13</sup>. La sélection qu'il opère dans la tradition révèle qu'il n'a pas l'objectif superficiel de dresser un tableau contrasté des attitudes à l'égard du maître d'école. S'il choisit de présenter Pythagore entouré d'une

10. Le propos de Numénius pourrait être étayé par la tradition qui prête à Pythagore un esprit de concorde se répandant partout (Porphyre, *Vie de Pythagore* 20 ; Jamblique, *Vie de Pythagore* 32-34, 45, 221), ainsi que par la promotion de l'amitié (Porphyre, *ibid.* 33 ; Jamblique, *ibid.* 69-70, 229-240), l'une et l'autre entretenues par ses disciples. Elles étaient à l'opposé de la dissension académicienne.

11. Dans ce rôle, les pythagoriciens sont unis aux épicuriens (1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 3 [fr. 24, 22-36 dP]). Ce paradoxe apparent n'a pas seulement valeur ironique : Numénius prend certes ici le contrepied de la tradition platonicienne et aristotélicienne qui présente les épicuriens comme des repoussoirs auxquels elle assimile ses adversaires philosophiques (voir Angela Longo, « La maschera di Epicuro sul volto dell'avversario in tema di provvidenza e piacere nello scritto di Plotino, *Contro gli Gnostici : alcuni paralleli con Celso, Attico, Alessandro di Afrodisia et "Ippolito di Roma"* », *Formen und Nebenformen des Platonismus in der Spätantike*, dir. Helmut Seng, Luciana G. Soares Santoprete et Chiara O. Tommasi, Heidelberg, Winter, 2016, p. 81-108). Mais l'école d'Épicure a réellement frappé par sa continuité (voir Renée Koch, *Comment peut-on être dieu ? La secte d'Épicure*, Paris, Belin, 2005) et Numénius peut lui-même l'avoir observée à Apamée. Sur ce point, voir Polymnia Athanassiadi, *La lutte pour l'orthodoxie dans le platonisme tardif de Numénius à Damascius*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 84-85 et 101.

12. Du moins si l'on en croit la tradition *contra* Christoph Riedweg (« "Pythagoras hinterliess keine einzige Schrift" – Ein Irrtum ? Anmerkungen zu einer alten Streitfrage », *Museum Helveticum*, t. 54, 1997, p. 65-92) qui suggère qu'elle est tardive. Voir la position plus modérée de C. Macris, « Pythagore de Samos », p. 819.

13. Calcidius, *In Tim.* CCXCV (fr. 52, 15-24 dP).

telle vénération, c'est pour faire bénéficier par répercussion sa propre philosophie de cette aura divine sous laquelle il va la mettre en y plaçant Platon, et même Socrate avant lui.

### Socrate et Platon, disciples de Pythagore

Voyons comment il s'y prend. Ses motifs profonds seront analysés ensuite.

#### *Un Socrate pythagorisant*

Dans la suite du fragment cité, Numénios explique ainsi l'incompréhension des disciples de Socrate à l'égard de leur maître :

La raison en est que lorsque Socrate posait trois dieux et fondait sa philosophie avec eux, aux rythmes convenant à chacun, ceux qui l'écoutaient pourtant jusqu'au bout ignoraient cela (*scil.* qu'il posait trois dieux et philosophait ainsi) et pensaient qu'il disait toutes choses au petit bonheur et au gré du vent de la fortune qui l'emportait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, toujours au hasard. Platon, en revanche, comme il pythagorisait, savait que Socrate, pour les mêmes raisons, ne tirait les propos qu'il tenait d'aucune autre source que celle-ci et que c'était en connaissance de cause qu'il les avait tenus<sup>14</sup>.

Numénios élabore l'image de la véritable succession philosophique en procédant par exclusion<sup>15</sup> : Platon aurait été absolument le seul disciple de Socrate à comprendre son discours et à le suivre<sup>16</sup>. La raison est immédiatement donnée : il pythagorisait ou avait pythagorisé, selon la valeur que l'on donnera à l'aoriste *πυθαγορίσας*. Quoi qu'il en soit, il aurait pris Pythagore pour maître<sup>17</sup>. Le paragraphe sur Platon indique ainsi comment

14. Num., 1 F = Eusèbe, *PE XIV 5*, 6-7 début (fr. 24, 51-59 dP) : αἴτιον δέ, ὅτι τρεῖς θεοὺς τιθεμένου Σωκράτους καὶ φιλοσοφοῦντος αὐτοῖς ἐν τοῖς προσήκουσιν ἐκάστω ῥυθμοῖς οἱ διακούοντες τοῦτο μὲν ἠγνόουν, ὄντο δὲ λέγειν πάντα αὐτὸν εἰκῆ καὶ ἀπὸ τῆς νικώσης αἰεὶ προστυχῶς ἄλλοτε ἄλλης τύχης, ὅπως πνέει. ὁ δὲ Πλάτων πυθαγορίσας ἤδει τὸν Σωκράτην μηδαμῶθεν ἢ ἐκεῖθεν διὰ τὰ αὐτὰ ταῦτα εἰπεῖν καὶ γνόντα εἰρηκέναι.

15. Par contraste, Plutarque procède par inclusion, Antiochus plus encore.

16. Là encore, Numénios est partial : il existe un héritage pythagoricien, bien que peu important, chez certains socratiques, voir C. Macris, « Pythagore de Samos », p. 704-705 sur Antisthène.

17. Par cette affirmation, Numénios s'oppose peut-être volontairement au discours d'Aristote en *Métaphysique*, A 6, qui donne à Platon deux précurseurs : Pythagore et Héraclite. Numénios ne l'inscrit que dans la continuité du premier, le séparant d'Héraclite dont il fait l'ancêtre intellectuel du seul Zénon (1 F = Eusèbe, *PE XIV 5*, 11-12 [fr. 25, 10-12 dP]). Le discours sur le flux universel ne peut en

comprendre celui sur Socrate : en affirmant que Platon avait fondé sa philosophie sur celle de Pythagore et que c'est la raison pour laquelle il comprenait que Socrate avait fait de même, Numénius inclut Socrate dans cette lignée pythagoricienne où il veut s'inscrire. Or d'une part cette inclusion n'a rien d'évident : elle rompt avec la présentation traditionnelle des successions philosophiques en incluant Socrate et Platon dans la lignée « italique » à laquelle appartient Pythagore, les excluant par là de la lignée « ionienne » dans laquelle ils sont habituellement inscrits avec les académiciens et les socratiques<sup>18</sup> – nous verrons la raison polémique de cette réécriture. D'autre part, la description de la démarche de Socrate n'indique pas d'emblée son caractère pythagoricien à un œil non expérimenté.

Ce passage est analysé ailleurs en détail<sup>19</sup>. Il suffit de relever les deux points qui contribuent au portrait de Socrate en pythagoricien<sup>20</sup> :

1. Le contenu de son discours : un enseignement sur les trois dieux qui correspond à celui de Numénius et peut être prêté à Socrate grâce à une interprétation subtile de la doctrine des trois rois issue de la *Lettre II* (312 a 1-4 et 314 c 1-4). Cette lettre apocryphe empreinte de pythagorisme est attribuée à Platon, mais le propos tenu sur les trois rois, conçus comme les trois premiers principes, peut être compris comme étant là même attribué à Socrate<sup>21</sup>.

effet convenir au promoteur de la stabilité intelligible. Il n'aurait pu influencer que le stoïcien considérant le monde sensible comme la source de la connaissance, malgré la contingence qui le caractérise.

18. Voir Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* I 14-15.

19. Voir l'explication philologique et philosophique détaillée dans notre édition à paraître.

20. Sur Socrate enrôlé dans la généalogie pythagoricienne, voir aussi la bibliographie de C. Macris, « Annexe II. Pythagore de Samos [Compléments] », *DPhA* t. VII, 2018, p. 1026-1174, ici p. 1102-1103.

21. L'auteur de la *Lettre* pose l'existence de trois rois de rangs distincts comme principes de toutes choses (312 e 1-4). Il ajoute que Platon n'a rien écrit sur ces questions de toute première importance, mais que les τὰ δὲ νῦν λεγόμενα, « les propos qui viennent d'être tenus » ou « les traités qu'on attribue à Platon », selon la traduction adoptée, sont en réalité de Socrate (314 c 1-4 ; le fait que soit évoqué un Socrate « jeune et beau » ne doit sans doute pas conduire à penser qu'est évoqué un Socrate différent du maître de Platon, la beauté pouvant désigner la bonté et la vertu morale). Numénius, qui a de toute évidence ce passage à l'esprit, interprète l'expression τὰ δὲ νῦν λεγόμενα comme renvoyant à la doctrine exprimée dans la lettre, ce qui lui permet d'attribuer l'hypothèse des trois rois à Socrate. Cette lecture est confirmée par la suite du fragment où il explique que si Platon est le



2. La forme de ce discours : en parlant des différents rythmes par lesquels Socrate soit s'adresse à chacun, soit plutôt traite des trois dieux, selon l'interprétation que l'on retiendra des pronoms αὐτοῖς et ἐκάστῳ, Numénios introduit subtilement la notion de nombre, le rythme étant le nombre caractéristique de la forme d'un discours. Or non seulement le nombre<sup>22</sup>, mais le rythme, fut l'un des sujets de prédilection des pythagoriciens<sup>23</sup>. En outre, dans la *République*, c'est Damon qui est donné à l'origine de l'enseignement sur les rythmes transmis ensuite à Socrate. Il s'agit certes de Damon d'Athènes, dit

seul à avoir compris Socrate, c'est parce que lui aussi pythagorisait. Or la *Lettre II* est un apocryphe pythagorisant (voir Henri Dominique Saffrey et Leendert Gerrit Westerink, dans leur édition de Proclus, *Théologie platonicienne*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, [1974] 2003, p. xx-xxxvi et C. Macris, « Annexe II. Pythagore de Samos [Compléments] », p. 1134), Modératus étant vraisemblablement le premier à en donner une interprétation théologique (voir H. D. Saffrey et L. G. Westerink, Proclus, *Théologie platonicienne*, t. II, p. xxvi-xxxv et sur l'interprétation de Numénios, p. xxxv-xxxvi). Numénios peut s'être inspiré de lui sur ce point. Une interprétation semblable de l'origine socratique des écrits pythagoriciens à partir de ce propos de la *Lettre II* se retrouve chez Julien, *Discours contre les cyniques ignorants*, 9. 18-21 R. (189 A-B), et peut-être chez Plotin qui emprunterait à Numénios, *Enn.* V 1 [10] 8, 1-3 ; cf. VI 7 [38] 42, 1-15 ; III 5 [ 50] 8, 8 ; I 8 [51] 2, 28-31. Sur ce point, voir Philip Merlan, « Drei Anmerkungen zu Numenius », *Philologus*, t. 106, 1962, p. 137-145, ici p. 139. On remarquera enfin que Numénios utilise lui-même le propos de la *Lettre II* (312 e 1-4) dans le fragment 20 F (12 dP) où il reprend la notion de roi et au fragment 23 F (fr. 15 dP) où il en réécrit subtilement le propos (voir l'analyse de ce fragment dans notre ouvrage à paraître).

22. Notre propos n'est pas de réduire le pythagorisme à ce thème qu'il ne caractérise pas spécifiquement et certainement pas chez Numénios (voir F. Jourdan, « *Sur le Bien* de Numénios. *Sur le Bien* de Platon. L'enseignement oral du maître comme occasion de rechercher son pythagorisme dans ses écrits », *Χώρα* 15-16, 2017/2018, p. 139-165, ici p. 152, n. 38). Il s'agit simplement d'analyser le discours et la manière ici prêtée à Socrate.

23. Un ouvrage *Sur les rythmes et les mètres* est attribué à Philolaos (DK I B 22, p. 418. 21 ; fr. 22 Huffman) ; Diogène Laërce (*Vies et doctrines des philosophes illustres* IX 48, 204 Dorandi) affirme que Démocrite, qui aurait écrit un traité *Sur les rythmes et l'harmonie*, aurait tout pris à Pythagore qu'il admirait (*ibid.* IX 38 ; sur Démocrite et le pythagorisme, voir la bibliographie de C. Macris, « Annexe II. Pythagore de Samos [Compléments] », p. 703-704) ; Aristoxène de Tarente, célèbre auteur d'*Éléments rythmiques*, fréquenta lui-même les pythagoriciens. Sur la relation d'Aristoxène avec les pythagoriciens voir par ex. Leonid Zhmud, « Aristoxenus and the Pythagoreans », *Aristoxenus of Tarentum*, « Discussion », dir. Carl A. Huffman, New Brunswick/New Jersey, Transaction Publishers, 2012, p. 223-249 et C. Macris, « Pythagore de Samos », p. 719-722 ; et concernant plus spécifiquement la musique, voir L. Zhmud, *ibid.* p. 227 ainsi que Lionel Pearson dans son édition d'Aristoxène, *Elementa Rhythmica*, « The Fragment of Book II and the additional evidence for Aristoxenean rhythmic theory », Oxford, Clarendon Press, 1990, p. xxvii-xxviii.

« le musicien »<sup>24</sup>, parfois présenté comme le maître de Socrate<sup>25</sup>, non de Damon de Syracuse, le pythagoricien<sup>26</sup>. Mais les affinités du premier avec le pythagorisme, du moins d'après ses récepteurs, sont importantes<sup>27</sup>, et le lien de Socrate avec Damon dans la *République* a pu être tiré dans un sens pythagoricien alors retenu par Numénius, avec une éventuelle confusion des deux personnages<sup>28</sup>.

Numénius esquisse ainsi très subtilement le portrait d'un Socrate pythagoricien<sup>29</sup>, interprétant dans un sens nouveau le caractère parfois contourné des discours de celui-ci : il ne s'agirait plus d'une technique visant à s'adapter à chaque interlocuteur, mais d'un propos exprimé de manière arithmétique et par suite cryptée pour ceux qui ne savent pas le déchiffrer. La supériorité de Platon sur tous les autres disciples serait due à son appartenance à cette même lignée pythagoricienne lui permettant le déchiffrement<sup>30</sup> – en réalité après Numénius.

### *Un Platon qui pythagorise, « en lui-même pythagoricien »*

Dans le pamphlet contre les académiciens, Numénius ne retient du pythagorisme de Platon qu'une manière obscure de s'exprimer<sup>31</sup> :

24. Sur Damon d'Athènes, voir par ex. François Lasserre dans son édition de Plutarque, *De la Musique*, Olten/Lausanne, Urs Graf, 1954, p. 53-73 ; Robert W. Wallace, « Damone di Oa ed i suoi successori : un'analisi delle fonti », *Harmonia Mundi. Musica e filosofia nell'Antichità*, dir. R. W. Wallace et Bonnie MachLachlan, Rome, Ateneo, 1991, p. 30-54 ; Daniel Delattre, « Damon d'Athènes », *DPhA*, t. II, 1994, p. 600-607 avec la bibliographie, C. Macris, « Annexe II. Pythagore de Samos [Compléments] », p. 1102.

25. Voir Alexandre Polyhistor, fr. 2 Müller et fr. 2 Giannattasio Andria.

26. Voir Aristoxène, fr. 31 Wehrli ; Porphyre, *Vie de Pythagore*, 60-61. Sur Damon de Syracuse, voir par ex. Bruno Centrone, « Damon de Syracuse », *DPhA*, t. II, 1994, p. 607-608.

27. Voir le détail et la bibliographie dans notre étude détaillée de 1 F à paraître.

28. Voir la même analyse chez W. Burkert, *Lore and science*, p. 291, reprise par Rosa Giannattasio Andria, dans son édition *I frammenti delle « Successioni dei filosofi »*, Naples, Arte Tipografica, 1989, p. 121.

29. Sur ce sujet, voir par ex. Theodor Ebert, *Sokrates als Pythagoreer und die Anamnesis in Platons Phaidon*, Stuttgart, Franz Steiner, 1994. L'idée affleure dans la *Lettre II*, 314 a 3-5, utilisée par Numénius : les doctrines évoquées là peuvent être comprises comme y étant attribuées au jeune Socrate (voir la note 20 ci-dessus).

30. Numénius pourrait paraître rejoindre la tradition qui fait de Platon le « secrétaire » de Socrate (voir Cicéron, *Tusculanes*, V 4 et l'utilisation également faite par Numénius de la *Lettre II*). Néanmoins, son Socrate est d'abord platonisé et pythagorisé.

31. Sur ce sujet que nous n'aborderons pas ici en détail, voir par ex. Arthur M. Melzer *Philosophy between the lines*, « The Lost History of Esoteric Writing », Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2014.

(Platon, en revanche, comme il pythagorisait, savait que Socrate, pour les mêmes raisons, ne tirait les propos qu'il tenait d'aucune autre source que celle-ci et que c'était en connaissance de cause qu'il les avait tenus). Il lia donc lui aussi ensemble les sujets qu'il abordait de la sorte, [c'est-à-dire] d'une manière non habituelle et assurément non destinée à être publiée au grand jour. Alors qu'il traitait chacun d'eux comme il le pensait, il les tint cachés à mi-chemin entre le visible et le non visible. Cela lui permit certes d'écrire en toute sécurité, mais il se rendit par là lui-même responsable à la fois de la division qui survint après lui et du tiraillement dont furent victimes ses doctrines, sans qu'il ait agi par jalousie, ni assurément par malveillance.<sup>32</sup>

D'après cette présentation, ce que Platon aurait essentiellement retenu de Pythagore, serait le fameux secret ou la manière énigmatique de s'exprimer<sup>33</sup>. Il aurait « caché » ou « occulté » (ἐπικρυψάμενος)<sup>34</sup> les πράγματα – les sujets qu'il traitait généralement certes, mais peut-être également les réalités véritables (intelligibles et divines) que

32. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 6-7 début (fr. 24, 57-66 dP) : ὁ δὲ Πλάτων πυθαγορίσας ἤδει δὲ τὸν Σωκράτην μηδαμόθεν ἢ ἐκεῖθεν διὰ τὰ αὐτὰ ταῦτα εἰπεῖν καὶ γνόντα εἰρηκέναι. ὥδε οὖν καὶ αὐτὸς συνεδήσατο τὰ πράγματα, οὔτε εἰωθότως οὔτε δὲ εἰς τὸ φανερόν· διαγαγὼν δὲ ἕκαστα ὅπῃ ἐνόμιζεν, ἐπικρυψάμενος ἐν μέσῳ τοῦ δήλα εἶναι καὶ μὴ δήλα, ἀσφαλῶς μὲν ἐγράψατο, αὐτὸς δὲ αἰτίαν παρέσχε τῆς μετ' αὐτὸν στάσεώς τε ἅμα καὶ διοικῆς τῆς τῶν δογμάτων, οὐ φθόνῳ μὲν οὐδὲ γε δυσνοίᾳ.

33. Parler par énigmes est le mode du parler pythagoricien par excellence, sur ce point voir par ex. H. D. Saffrey et L. G. Westerink, *Théologie platonicienne*, t. II, p. xxii-xxiii, et la bibliographie donnée par C. Macris, « Pythagore de Samos », p. 819-821.

34. Sur le thème de l'ἐπίκρυψις, l'« occultation » du message secret pour qu'il ne soit pas révélé aux profanes, voir les remarques d'Alain Le Boulluec dans le lexique de son commentaire à Clément d'Alexandrie, *Stromate* V, t. II, Paris, Cerf, 2009. Ce thème est lié à celui de l'ἀσάφεια, l'« obscurité », qui n'est pas sans ambiguïté dans la littérature philosophique : tantôt elle est louée, tantôt elle est critiquée. Sur son usage chez Pythagore, voir par ex. Jamblique, *Vie de Pythagore* 105 ; sur son usage chez Aristote, voir les remarques d'Ilsetraut Hadot, « La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote », *Aristoteles Werk und Wirkung*, t. 2 : *Kommentierung, Überlieferung, Nachleben*, dir. Jürgen Wiesner, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1987, p. 249-285, ici p. 263, et *Simplicius, Commentaire sur les Catégories* I, Leyde, Brill, 1990, p. 108, 113, 180 ; Pierluigi Donini, « Testi e commenti, manuali e insegnamento : la forma sistematica e i metodi della filosofia in età postellenistica », *ANRW* II 36, 7, 1994, p. 5027-5100, repris dans *Pierluigi Donini. Commentary and Tradition : Aristotelianism, Platonism and Post-hellenistic Philosophy*, dir. Mauro Bonazzi et Robert W. Sharples, Berlin/ New York, Walter de Gruyter, 2011, p. 211-281, ici p. 225, qui renvoie aussi à Jaap Mansfeld. Voir encore plus généralement A. M. Melzer, *Philosophy between the lines*, sur la pratique de l'écriture ésotérique.

ce terme sert aussi à désigner<sup>35</sup> – dans un clair-obscur destiné à les préserver du grand public. Selon une interprétation peut-être déjà traditionnelle de l'attitude de Platon ou qu'il rend lui-même traditionnelle<sup>36</sup>, il fait alors de l'écriture cryptée un instrument qui assure la sécurité de Platon, là où la liberté de parole aurait valu la mort à Socrate. Il le présente toutefois aussi comme la cause des dissensions qui déchirèrent l'école et exposèrent la doctrine du maître à des interprétations divergentes. Si, par respect des Anciens, il atténue l'accusation, il ouvre la brèche qui lui permettra de présenter sa propre doctrine comme compréhension correcte de Platon<sup>37</sup>.

La pythagorisation de Platon se poursuit dans la suite du passage. Après la forme, le contenu du discours de Platon est également pythagorisé, toutefois seulement sur le mode de la purification :

Maintenant que nous voilà instruits là-dessus, c'est plutôt à notre point de départ qu'il faut ramener notre pensée et tout comme, au début, nous nous sommes proposé de séparer Platon d'Aristote et de Zénon, séparons-le aussi à présent de l'Académie. Si le dieu nous assiste, grâce à cette séparation, nous pourrions laisser Platon être en lui-même dorénavant pythagoricien (χωρίζοντες ἐάσομεν αὐτὸν ἐφ' ἑαυτοῦ νῦν εἶναι Πυθαγόρειον). Car actuellement tiré en tous sens avec plus de folie qu'il n'eût convenu à un Penthée, il souffre dans chacun de ses membres, mais il reste entier<sup>38</sup>, sans être atteint dans son intégralité par

35. Le terme πράγματα désigne ici généralement les sujets traités par Platon. Mais l'acception de ce terme, qui peut renvoyer aussi aux réalités supérieures et divines, n'est pas absente de l'esprit de Numénius. Sur le mot πράγμα en philosophie, voir Pierre Hadot, « Sur divers sens du mot *pragma* dans la tradition philosophique grecque », *Concepts et catégories dans la pensée antique*, éd. Pierre Aubenque, Paris, Vrin, 1980, p. 309-319.

36. On trouve en effet une remarque semblable dans la *Cohortatio ad Graecos*, 20, 1 (cf. 22, 1 et 25, 2), ainsi que chez Cyrille, *Contre Julien*, I 48, 556 A, qui lisent tous deux Eusèbe.

37. C'est du moins dans cet esprit qu'il écrit le traité *Sur les secrets que l'on trouve chez Platon*, 9 F = Eusèbe, *PE XIII* 5 (fr. 23 dP).

38. L'image est à rapprocher de l'expression selon laquelle Platon est certes πολύφωνος, mais pas πολύδοξος, deux fois utilisée par Arius Didyme (chez Jean Stobée, *Anthologie*, t. II, p. 49, 25-50, 1 et p. 55, 5-7 Wachsmuth). Certes, cette expression renvoie peut-être aux différents styles pédagogiques employés par Platon selon le type de public visé par chaque dialogue ainsi qu'aux nombreuses voix effectivement à l'œuvre dans ces dialogues pour parvenir à élaborer une pensée définie (sur ce sujet, voir Julia Annas, *Platonic Ethics, Old and New*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1999, p. 13-26). Mais Numénius peut l'avoir interprétée en accord avec son propos.

aucun changement, voire par un changement qui le convertisse en son contraire<sup>39</sup>.

Pour Numénius, un Platon réellement lui-même est un Platon séparé d'Aristote, de Zénon et même des académiciens (anciens comme nouveaux), c'est-à-dire libéré des interprétations dont son enseignement a fait l'objet dans ces différentes écoles de pensée. Ainsi purifié, le voilà complètement pythagoricien<sup>40</sup>. La description de la succession à laquelle appartient Platon est achevée par une image qui le situe entre ses deux « maîtres » :

Par suite, en homme qui tient le milieu entre Pythagore et Socrate, amenant la gravité solennelle<sup>41</sup> de l'un à l'humanité, élevant de l'ironie à une dignité pleine de majesté ce côté subtil et joueur de l'autre, et obtenant ainsi même le mélange de Pythagore avec Socrate, il se montra plus affable<sup>42</sup> que celui-là et plus grave que celui-ci<sup>43</sup>.

Pour dresser ce tableau de l'héritage intellectuel de Platon, Numénius reprend l'image du mélange en lui de Socrate et de Pythagore attribuée à Dicéarque (374-285 av. J.-C.)<sup>44</sup> et

39. Τοῦτο δὲ <δεῖ> μαθόντας ἡμᾶς ἐπανενεγκεῖν ἐκεῖσε μᾶλλον τὴν γνώμην, καὶ ὥσπερ ἐξ ἀρχῆς προϋθέμεθα χωρίζειν αὐτὸν Ἀριστοτέλους καὶ Ζήνωνος, οὕτως καὶ νῦν τῆς Ἀκαδημίας, ἐὰν ὁ θεὸς ἀντιλάβηται, χωρίζοντες ἑάσομεν αὐτὸν ἐφ' ἑαυτοῦ νῦν εἶναι Πυθαγόρειον· ὡς νῦν μανικώτερον ἢ Πενθεῖ τι προσήκει διελκόμενος πάσχει μὲν κατὰ μέλη, ὅλος δ' ἐξ ὅλου ἑαυτοῦ μετατίθεται τε καὶ ἀντιμετατίθεται οὐδαμῶς, 1 F = Eusèbe, *PE XIV 5*, 8 (fr. 24. 66-74 dP).

40. Sur ce point, voir Dominic O'Meara, *Pythagoras Revived : Mathematics and Philosophy in Late Antiquity*, [1989], Oxford, Clarendon Press, 1992<sup>3</sup>, p. 12-13.

41. Voir plus haut les remarques au verbe σέβεσθαι : les apparences solennelles de Pythagore, évoquées ici par les termes τὸ σεμνόν et ὄγκον, sont décrites de manière semblable chez Plutarque (τὸν ἐξῶθεν ὄγκον καὶ σχηματισμόν, *Vie de Numa*, 8, 4) et font l'objet des moqueries de Timon (Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres VII 36*), qui a pu constituer une source de Numénius.

42. Xénophon (*Mémoires*, I 2, 60) associe de même les adjectifs φιλόανθρωπος et δημοτικός pour décrire Socrate.

43. Num., 1 F = Eusèbe, *PE XIV 5*, 8 (fr. 24, 74-79 dP) : ὅπως οὖν ἀνὴρ μεσεύων Πυθαγόρου καὶ Σωκράτους, τοῦ μὲν τὸ σεμνὸν ὑπαγαγὼν μέχρι τοῦ φιλοανθρώπου, τοῦ δὲ τὸ κομψὸν τοῦτο καὶ παγνιῆμον ἀναγαγὼν ἀπὸ τῆς εἰρωνείας εἰς ἀξίωμα καὶ ὄγκον καὶ αὐτὸ τοῦτο κεράσας Σωκράτει Πυθαγόραν, τοῦ μὲν δημοτικώτερος, τοῦ δὲ σεμνότερος ὄφθη.

44. Selon Friedrich Thedinga (*De Numenio philosopho platonico*, diss. Bonn, 1875, p. 2-3), les mots αὐτὸ τοῦτο indiqueraient que Numénius renvoie à une sentence bien connue sur Platon. Plutarque, qui évoque le premier cette image, l'attribue à Dicéarque, un disciple d'Aristote (*Questions de table*, VIII 2, 2 = Dicéarque, fr. 41 Wehrli). Elle est reprise par Proclus (*In Tim.* I 7, 18 – 8, 4 Diehl) qui la développe à propos du genre littéraire choisi par Platon pour rédiger le

vraisemblablement élaborée à partir d'Aristote (*Mét.* A 5-6)<sup>45</sup>. Mais le propos acquiert ici un sens nouveau. L'affirmation de Numénius est originale : elle n'implique pas une synthèse, de la part de Platon, entre les doctrines de Socrate et celles de Pythagore, contrairement à ce que suggère Aristote<sup>46</sup>. Selon lui, si Platon tient le milieu entre Socrate et Pythagore, il ne tire pas d'eux une inspiration différente<sup>47</sup> ; ce qu'il synthétise est seulement la manière qu'a chacun de philosopher. La présentation est habile. Elle permet de rappeler le pythagorisme prêté à chacun des deux philosophes, sans laisser entendre que Platon le doive à Socrate. Numénius suggère simplement une connivence entre l'élève et le maître qui laisse à l'élève la possibilité d'avoir

*Timée* – Proclus ayant pu l'emprunter à Numénius étant donné qu'il mentionne lui aussi la φιλανθρωπία de Socrate. Mais il n'est pas exclu que l'évocation de cette qualité soit déjà présente chez Dicéarque (elle l'était chez Xénophon). On retrouve l'image une quatrième fois dans une épigramme anonyme de l'*Anthologie Palatine* portant sur Platon (IX 188) : l'opposition qui y est dressée entre la dignité de Pythagore et la manière railleuse de Socrate, jointe au recours à la notion de sérieux ou de gravité (σεμνῆς), laisse penser que ces thèmes ne sont pas propres à Numénius. Le poète évoque toutefois une dissension (διχοστασίης) qui renvoie peut-être à un désaccord d'ordre philosophique, ce à quoi ne veut surtout pas faire allusion Numénius. Proclus décrivant lui aussi uniquement l'attitude et la manière de s'exprimer des deux maîtres de Platon, son emprunt à Numénius reste probable. Saint Augustin suivra cette tradition : en affirmant que Platon « construit un système philosophique parfait en combinant l'ironie socratique et les théories pythagoriciennes » (*Contra Acad.* III 17, 37), il énonce même la pensée profonde de Numénius. Sur cette situation de Platon entre Pythagore et Socrate, voir encore Cicéron, *Rep.* I 15-16 ; *De fin.* V 87 ; Augustin, *Civ. dei* VIII 4. Sur ces textes, voir Theresa Fuhrer, *Augustin, Contra Academicos (vel de Academicis), Bücher 2 und 3. Einleitung und Kommentar*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1997, p. 408-409.

45. Ce thème est devenu traditionnel sous l'effet de la circulation des écrits ésotériques d'Aristote dont Eudore semble être le premier témoin.

46. Aristote, *Mét.* A 6, 987 a 29-988 a 17, A 8, 989 a 28-A 9, 991 b 4.

47. Numénius a montré que Socrate pythagorisait lui aussi (cf. 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 6-7). Il ne suggère pas que Platon associe les éléments de deux philosophies distinctes ; encore moins celui-ci compléterait-il l'enseignement de Socrate à l'aide des doctrines pythagoriciennes, comme le prétend Antiochus (voir Cicéron, *De fin.* V 87). Sur ce point, *contra* Jan Opsomer, *In Search of the Truth. Academic Tendencies in Middle Platonism*, Bruxelles, Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, 1998, p. 129 ; *pace* Matthias Baltes, *Der Platonismus in der Antike*, t 2 : *Der hellenistische Rahmen des kaiserzeitlichen Platonismus*, dir. Heinrich Dörrie et M. Baltes, Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1990, p. 270-271 et George Boys-Stones, « Numenius on intellect, soul and the authority of Plato », *Authors and Authorities in Ancient Philosophy*, dir. Jenny Bryan, Robert Wardy et James Warren, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 184-201, ici p. 196.

étudié le pythagorisme ailleurs qu'avec Socrate<sup>48</sup>, mais qui assure néanmoins leur communauté intellectuelle.

Par ce portrait de Platon unissant l'expression de ses deux maîtres tout en restant absolument un et tenant un discours absolument un (car pythagoricien – Socrate n'étant lui-même autre que pythagoricien), Numénius non seulement désigne, mais crée le véritable lieu où se réalise l'unité du platonisme tel qu'il l'envisage : il s'agit de Platon et plus précisément du Platon pythagoricien qui sut intégrer la spécificité de l'héritage socratique, lequel consiste essentiellement en une manière de s'exprimer. Pour préserver cette unité, force est donc d'exclure de la lignée tous les successeurs de Platon qui n'ont su reconnaître ni les sources de sa pensée ni son style crypté et unificateur, autrement dit tous les autres que Numénius. Voilà en quoi à la fois l'élaboration de cette succession, mais déjà la sacralisation préalable de Pythagore, ont une valeur polémique.

Avant d'approfondir cette lecture, résumons l'apport des extraits du pamphlet *Sur la dissension*. Une première raison polémique à la sacralisation de Pythagore qui est là réalisée apparaît d'emblée : Numénius veut opposer une école prétendument unie et fidèle à un maître quasi divinisé à une autre qui se démantèle au fur et à mesure ; par là, il indique l'école à laquelle se rattachent réellement Platon et surtout ses véritables disciples. Par-delà cette première perspective polémique, cette démarche est motivée par le désir de s'autoriser une interprétation personnelle de Platon, justifiée par l'expression pythagorisante, et donc énigmatique, de celui-ci. Il existe enfin des motifs polémiques plus profonds à l'origine de cette sacralisation et de l'inscription du véritable platonisme sous l'égide de Pythagore. Les expliciter implique de laisser un moment de côté les textes et d'aborder la question du point de vue de l'histoire de la philosophie.

48. Il a pu s'y initier aussi par une autre voie, sans doute lors de ses rencontres avec les communautés pythagoriciennes du sud de l'Italie et de la Sicile (*Lettre VII*, 338c – 339b) ou peut-être même, en Grèce, avec celle de Philolaos, voir George Karamanolis, *Plato and Aristotle in Agreement ? « Platonists on Aristotle from Antiochus to Porphyry »*, Oxford, Clarendon Press, 2006, p. 129.



## **DIVINISER PYTHAGORE POUR MIEUX RECONSTRUIRE LE PLATONISME**

Sacraliser ou diviniser Pythagore et le placer à la tête d'une généalogie spirituelle incluant non seulement Platon, mais Socrate, est sans doute motivé chez Numénius par deux, voire trois autres raisons essentielles : assurer les fondements d'une interprétation « dogmatisante »<sup>49</sup> de Platon ; consolider ceux-ci en garantissant l'unité réelle d'une succession platonicienne bien comprise ; enfin sans doute répliquer à des adversaires contemporains non nommés dans le pamphlet.

### **Polémique contre la Nouvelle Académie et la Stoa**

La première raison a été expliquée de manière convaincante par Michael Frede<sup>50</sup> : placer Platon sous l'égide de Pythagore, comme a déjà commencé à le faire le II<sup>e</sup> siècle av. J-C. au moment où l'Académie sceptique revendique pour elle seule l'héritage du fondateur de son école, c'était rendre Platon au « dogmatisme » contesté en le plaçant sous un autre nom<sup>51</sup>. En reprenant cette généalogie déjà élaborée par les « néo-pythagoriciens », Numénius adopte la voie qui va lui permettre de prêter à Platon ce qu'il faut comprendre ici par « dogmatisme », c'est-à-dire l'affirmation qu'il existe une doctrine permettant la possibilité de la connaissance, fondée sur l'existence de l'intelligible.

Quel est toutefois le besoin d'intégrer aussi Socrate à la lignée pythagoricienne ? Il semble double : cette intégration permet de parfaire l'opposition à la Nouvelle Académie, mais aussi à

49. Le terme est ici employé de manière consensuelle, pour évoquer la tendance opposée à l'attitude dite « sceptique » (là aussi nommée de manière simplificatrice) de la Nouvelle Académie et qui consistait à nier la possibilité de la connaissance. Sur la simplification de notre dichotomie moderne entre « dogmatisme » et « scepticisme », voir par ex. J. Opsomer, *In Search*, p. 60-61 et p. 66-68.

50. M. Frede, « Numenius », p. 1040-1050 et plus spécifiquement p. 1043 ; suivi par B. Centrone, « Cosa significa essere pitagorico... », p. 158-160.

51. On pourrait noter qu'un siècle plus tard, Énésidème se réapproprie le scepticisme selon lui usurpé par cette même Académie en le plaçant lui aussi sous un autre nom, celui de Pyrrhon.



l'école-sœur aux yeux de Numénius : le stoïcisme<sup>52</sup> ; elle garantit les positions de Numénius dans le débat sur l'unité de l'école fondée par Platon ou plutôt sur le véritable platonisme<sup>53</sup>.

Héritier de l'ἔλεγχος socratique, Arcésilas se réclamait du Platon des dialogues aporétiques et surtout de Socrate lui-même<sup>54</sup>. Intégrer ce dernier à la lignée pythagoricienne permet à Numénius de revendiquer pour sien ce Socrate qu'il estime usurpé par ses adversaires, à la fois ceux qu'il nomme directement : les académiciens à partir d'Arcésilas, mais aussi ceux dont eux-mêmes se réclament ou qu'ils suivent<sup>55</sup> : les socratiques (éristiques et mégariques) dénoncés peu avant eux dans le pamphlet<sup>56</sup>. En outre, même les stoïciens s'approprièrent la figure de Socrate<sup>57</sup> – stoïciens que Numénius présente perfidement comme des doubles des académiciens dans leur infidélité à Platon et à son école dont ils proviennent à l'origine<sup>58</sup>. En donnant Pythagore comme maître à Socrate et en retirant par là celui-ci de la lignée « ionienne » (qui l'élimine presque d'elle-même faute de le comprendre) pour l'intégrer à la lignée « italique » dont il vient de créer l'image en succession marquée par la fidélité à son fondateur, Numénius s'approprie complètement l'héritage de Platon. Son œuvre ne peut plus connaître qu'une seule voie interprétative.

52. Sur la réception de Socrate dans les sphères cyniques et stoïciennes, voir par ex. Klaus Döring, *Exemplum Socratis. Studien Zur Sokratesnachwirkung in der Kunisch-Stoischen Popularphilosophie der Frühen Kaiserzeit und im Frühen Christentum*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1979 ; sur les relations effectives entre Socrate et le cynisme, voir Marie-Odile Goulet-Cazé, *L'ascèse cynique*, Paris, Vrin, 1986 et M.-O. Goulet-Cazé et R. Goulet (dir.), *Le cynisme ancien et ses prolongements*, Paris, PUF, 1993.

53. Sur ce sujet, voir dernièrement G. Boys-Stones, « Numenius on intellect... » avec la bibliographie concernée.

54. Voir Plutarque, *Contre Colotès*, 26, 1122 A ; cf. Cicéron, *Acad.* I 12, 44 où Arcésilas se réclame en outre de Démocrite, d'Anaxagore et d'Empédocle. Sur le problème d'une telle généalogie incluant l'atomiste ennemi de Platon, voir notre commentaire à 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 6, 4 (fr. 25, 57-67 dP) et plus généralement Carlos Lévy, *Cicero academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, École française de Rome, 1992, p. 9-32.

55. Numénius suit Timon qui associe Arcésilas aux éristiques et aux mégariques, 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 13 (fr. 25, 21-25 dP).

56. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 4 (fr. 24, 48-51 dP).

57. Voir la référence à l'ouvrage de K. Döring, *Exemplum Socratis* plus haut.

58. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 11 (fr. 25, 4-8 dP).

Par là, il assure au platonisme, ainsi fondé dans ces prétendues origines pythagoriciennes, une unité revendiquée, selon lui à tort, par ceux qui restent attachés à l'Académie. Ce débat sous-jacent sur l'unité véritable de l'école de Platon semble constituer la deuxième raison essentielle de l'intégration de Socrate dans cette lignée pythagoricienne. Numénius défend plus précisément l'unité de l'enseignement de Platon, non l'unité de l'Académie, qui est au contraire responsable de la dispersion. Cette unité, il la comprend doublement : il s'agit d'une unité des origines et d'une unité de la succession véritable – ce qui le conduit d'un côté à unifier les sources intellectuelles de Platon (ses deux maîtres partagent une seule et même ligne de pensée) et d'un autre côté à évincer ce qui s'éloigne de cette lignée : rendre Platon à lui-même, autrement dit faire de lui un pythagoricien, avons-nous vu, c'est le séparer d'Aristote et de Zénon, mais aussi des autres auditeurs de Socrate et des disciples de son école eux-mêmes. L'unité telle que Numénius la conçoit passe par une purification – une exclusion –, non par une intégration de différentes tendances.

Cette position peut être comprise comme une réaction à deux, voire à trois adversaires, cette fois non nommés, qui défendent l'unité de l'Académie envisagée sous cette forme intégrative. Sans entrer dans le détail, il suffit ici de suggérer que Numénius s'oppose ainsi à Antiochus<sup>59</sup>, qui souhaite restaurer l'Académie véritable (ancienne) en intégrant aristotélisme et stoïcisme<sup>60</sup> ; sans doute aussi à Plutarque, d'abord fervent partisan du pythagorisme, qui

59. Selon l'interprétation de certains passages de Cicéron par W. Burkert (« Cicero als Platoniker und Skeptiker. Zum Platonsverständnis der "Neuen Akademie" », *Gymnasium*, t. 72, p. 175-200, ici, p. 195 avec la note 57), Antiochus aurait parfois fait appel à Pythagore pour confirmer ses vues. Toutefois, même si, en *De fin.* V 19, 50, sont évoqués des voyages de Pythagore, Platon et Démocrite à travers le monde, il semble difficile d'affirmer que Cicéron, sur ce sujet très banal comme sur ceux relatifs à la contemplation, emprunte à Antiochus qui en appellerait lui-même plus à Pythagore qu'à Platon (et à Aristote). Si Antiochus a pu exprimer des idées qui ont des connotations pythagoriciennes, sa familiarité avec Platon et l'Ancienne Académie suffit à les expliquer. Il n'est pas besoin d'imaginer qu'il inclut Pythagore dans la généalogie intellectuelle qu'il reconstitue, ou du moins pas d'une manière programmatique ressemblant à celle de Numénius et avant lui à celle des néopythagoriciens.

60. Sur cette attitude d'Antiochus, voir par ex. M. Bonazzi, *À la recherche des idées. Platonisme et philosophie hellénistique d'Antiochus à Plotin*, Paris, Vrin, 2015, p. 15-68.

adopte ensuite la prudence académicienne et révèle une hésitation dans son intégration de Socrate à une lignée académicienne ou pythagoricienne<sup>61</sup>. Numénius est peut-être enfin en débat avec l'auteur du commentaire anonyme au *Théétète*<sup>62</sup>. Celui-ci reconstitue une généalogie qui va de Pythagore aux académiciens en passant par Platon dans un contexte de défense de l'unité de l'Académie<sup>63</sup>. Pythagore y est enrôlé dans une entreprise que n'aurait pas même osée Plutarque : défendre les académiciens à partir d'Arcésilas comme les interprètes d'une *doctrine* de Platon<sup>64</sup>, excellents en ce qu'ils en connaîtraient l'origine pythagoricienne ou du moins développeraient une argumentation ayant pareille origine. Voilà qui n'aurait pu que susciter l'indignation de Numénius ! On ne peut évidemment prouver l'existence d'un débat direct entre Numénius et l'auteur du commentaire. Mais la confrontation de leur entreprise est éloquente concernant l'usage

61. Voir par ex. P. Donini, « L'Eredità academica e i fondamenti del platonismo in Plutarco », [2002] repris dans *Pierluigi Donini, Commentary and Tradition*, 2011, p. 375-402 ; « Socrate "Pitagorico" et Medioplatonico », *Elenchos*, t. 24, 2003, p. 333-359, ici p. 339-347 ; « Il silenzio di Epaminonda, i demoni e il mito : il platonismo di Plutarco nel *De genio Socratis* », *The Origins of the Platonic system. Platonisms of the early empire and their philosophical contexts*, dir. M. Bonazzi et J. Opsomer, Louvain, Peeters, 2009, p. 187-214 ; Daniel Babut, « Du scepticisme au dépassement de la raison : philosophie et foi religieuse chez Plutarque », *Parerga. Choix d'articles de Daniel Babut (1974-1994)*, Lyon, Maison de l'Orient, 1994, p. 549-581, ici p. 570-575 ; « L'unité de l'Académie selon Plutarque. Notes en marge d'un débat ancien et toujours actuel », *A Platonic Pythagoras, « Platonism and Pythagoreanism in the imperial age »*, dir. M. Bonazzi, C. Lévy et Carlos Steel, Turnhout, Brepols, 2007, p. 63-98, ici p. 82-97.

62. Sur ce texte, voir par ex. *Commentarium in Platonis « Theaetetus »*. *Corpus dei papiri filosofici greci e latini. Testo e lessico nei papiri di cultura greca e latina*, t. III, *Commentari*, éd. Guido Bastianini et David Sedley, Florence, Leo S. Olschki, 1995, p. 227-562, ici p. 227-261 et p. 480-562 ; J. Opsomer, *In Search*, p. 34-69 ; M. Bonazzi, « Un dibattito tra accademici e platonici sull'eredità di Platone. La testimonianza del commentario anonimo al Teeteto », *Papiri filosofici. Miscellanea di studi*, t. IV, Florence, Olschki, p. 41-74 et *Accademici e Platonici. Il dibattito antico sullo scetticismo di Platone*, Naples, Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto, 2003, p. 179-212.

63. Dans la discussion sur l'argument de la croissance, voir J. Opsomer, *In Search*, 1998, p. 198-203. Pour défendre l'unité de l'Académie, le commentateur, quant à lui, prête à ses représentants (ou plutôt à la majorité d'entre eux) un enseignement dogmatique.

64. Il s'agit de la thèse que prête à Arcésilas et Carnéade un dogmatisme ésotérique. Sur ce point, voir par ex. J. Opsomer, *In Search*, p. 61-62. Cette thèse est rejetée par Numénius en 1 F = Eusèbe, *PE XIV*, 6, 6 (fr. 25, 75-83 dP) et 6 F = Eusèbe, *PE XIV* 8, 14 (fr. 27, 69-75 dP).

de Pythagore : situer celui-ci à l'origine du platonisme et par suite le sacraliser sert d'une part une définition du platonisme en termes de « dogmatisme » au sens d'un ensemble de doctrines assurant la possibilité de la connaissance *via* l'intelligible, et d'autre part l'assurance de l'unité du platonisme, conçu soit comme l'unité de l'école, chez Plutarque et le commentateur anonyme, soit comme l'unité indivisible de la pensée de Platon trahie par cette école, chez Numénius qui se propose de la retrouver, et ce déjà chez Socrate.

**Les autres adversaires : les pythagorisans ;  
l'Ancienne Académie et les « néo-pythagoriciens »**

Dans cette appropriation de Pythagore, Numénius a sans doute deux autres groupes d'adversaires avec lesquels il rivalise sur un autre terrain : les membres de l'Ancienne Académie et ceux qu'on appelle les « néo-pythagoriciens », les uns et les autres étant peut-être par lui perçus comme de réels concurrents.

Au début du pamphlet contre les académiciens tel qu'il nous est parvenu, Numénius reproche à Xénocrate et aux siens de n'avoir pas tout fait pour rester dans le même esprit doctrinal que Platon<sup>65</sup>. Il ne leur reconnaît donc pas une légitimité bien supérieure à celle des néo-académiciens. Or les anciens académiciens ont pythagorisé Platon ou du moins ont reçu son enseignement dans un cadre pythagorisant qui peut être celui qu'a adopté l'école du vivant même de Platon<sup>66</sup>. Les témoignages sur la doctrine non écrite, du moins, le suggèrent, tout comme ceux sur leurs enseignements. Dans sa manière de présenter la doctrine de Platon comme émanant réellement de Pythagore, et ce entre autres *via* Socrate, Numénius a pu souhaiter montrer la supériorité de son interprétation sur celle de ces académiciens qu'il veut d'autant plus mettre à distance qu'il leur emprunte sans doute partiellement.

Par cette appropriation sacralisante de Pythagore, il a pu aussi vouloir à la fois concurrencer les néo-pythagoriciens

65. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 2 (fr. 24, 16-18 dP).

66. Les comptes rendus d'Aristote, qui ne nomment pas les promoteurs de telle ou telle doctrine pythagorisante de Platon, suggèrent une discussion générale au sein de l'Académie. Platon lui-même a pu s'y essayer.

et s'en démarquer. Cette attitude à l'égard de Pythagore le rapproche apparemment d'eux et lui permet comme eux une lecture dogmatisante de Platon<sup>67</sup>. Comme eux aussi, il s'adonne principalement à l'exégèse du *Timée* et s'approprie la *Lettre II*, s'inspire de l'Académie, emprunte même parfois, malgré la distance polémique, certains concepts à Aristote et surtout à ses ennemis stoïciens. Sa doctrine triadique n'est pas même sans rappeler celle qu'Eudore attribue aux pythagoriciens (chez Simplicius, *In Phys.* 181, 7-30 Diels), mais qui est vraisemblablement la sienne<sup>68</sup>. Eudore situe un premier Un au-dessus d'un couple formé par un second Un et la dyade indéterminée. Or, chez Numénus, le Bien, qu'on estime parfois identifié à l'Un<sup>69</sup>, est de même un premier principe absolument transcendant au monde sensible ; il est en outre situé au-dessus du couple constitué par le dieu démiurge et la dyade que Numénus

67. Sur ce point, voir M. Frede, « Numenius », p. 1040-1050 et plus spécifiquement p. 1043.

68. Eudore est un platonicien, parfois même appelé « académicien », comme nous le verrons. Mais ses affinités avec le néopythagorisme sont évidentes. Sur ce point, voir par ex. Gianmaria Calvetti, « Eudoro di Alessandria : medioplatonismo e neopitagorismo nel I secolo a. C. », *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, t. 69, fasc. 1, 1977, p. 3-19 ; John Dillon, « Eudoros und die Anfänge des Mittelplatonismus », *Die Philosophie des Neuplatonismus*, dir. Clemens Zintzen [1977], Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, p. 3-32 (version légèrement revue du chapitre sur Eudore de J. Dillon, *The Middle Platonists*, « A Study of Platonism 80 BC to AD 220 », Londres, Duckworth, 1996<sup>2</sup>, p. 117-121), ici p. 6 et 7-12 ; « Eudore d'Alexandrie », *Dictionnaire des philosophes antiques*, III, p. 290-293, ici p. 290 ; Mauro Bonazzi, « Pythagoreanizing Aristotle : Eudorus and the Systematization of Platonism », *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the first century BC*, dir. Malcolm Schofield, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 160-186, ici p. 164-179 avec la bibliographie sur le sujet. On relèvera par exemple les parallèles frappants entre les témoignages sur sa pensée et celle du Pseudo-Archytas (sur ce point, voir Angela Ulacco, *Pseudopythagorica Dorica*, « I trattati di argomento metafisico, logico ed epistemologico attribuiti ad Archita e a Brotino », Boston/ Berlin, De Gruyter, 2017), et l'attribution qu'on a tendance à lui faire de la *Vie de Pythagore* citée par Photius, *Bibl.* 249. 438b-439, depuis Willy Theiler, « Philo von Alexandria und der Beginn des kaiserzeitlichen Platonismus », *Parusia. Studien zur Philosophie Platons und zur Problemgeschichte des Platonismus. Festgabe für Johannes Hirschberger*, dir. Kurt Flasch, Francfort, Minerva, 1965, p. 199-218, ici p. 209-210, suivi par W. Burkert, *Lore and Science*, p. 53 avec la n. 2 et par M. Bonazzi, « Pythagoreanizing Aristotle », p. 171, n. 35.

69. Sur cette interprétation problématique de la fin de 27 F (fr. 19 dP), voir F. Jourdan, « *Sur le Bien* de Numénus ».

évoque dans la cosmogonie pythagoricienne<sup>70</sup>. Une comparaison détaillée montrerait toutefois que ces deux enseignements ne sont pas équivalents<sup>71</sup>. Plus important pour nous : contrairement aux néo-pythagoriciens, Numénius ne fait pas disparaître le nom de Platon au profit de celui de Pythagore. S'ils inspirent son discours, il prend à leur égard une distance d'autant plus résolue<sup>72</sup>. C'est ainsi par exemple qu'il s'élève contre une interprétation moniste pythagorisante qui fait provenir la dyade de la monade<sup>73</sup>. Si cet enseignement est présenté comme caractéristique du pythagorisme dans les *Mémoires pythagoriciens* rapportés par Alexandre Polyhistor<sup>74</sup> et chez Sextus Empiricus<sup>75</sup>, le caractère tardif de ces témoignages<sup>76</sup> suggère la plus grande réserve quant

70. Chez Calcidius, *In Tim.* CCXCV-CCXCIX. Dans l'exposé rapporté par Calcidius, le dieu démiurge, qui correspond au deuxième dieu du système numénien, est nommé *singularitas*, ce qui correspond vraisemblablement au grec *μόνας*, sans compter que Numénius attribue également à son deuxième dieu une forme d'unité malgré sa divisibilité (11 F = fr. 19 dP).

71. Non seulement le Bien de Numénius n'est pas l'Un (il est un au sens d'unique), mais de lui dérive seulement le deuxième dieu. La dyade s'oppose certes à ce dernier dans son activité démiurgique (19-20 F = fr. 11-12 dP ; et Calcidius, *In Tim.* CCXCV-CCXCIX = fr. 52 dP) et semble être un principe qui lui est coéternel (*ibid.*). Mais elle ne dérive pas du Bien. Elle est d'un tout autre ordre.

72. Sur ce point, voir F. Jourdan, « Angela Ulacco, *Pseudopythagorica Dorica, I trattati di argomento metafisico, logico ed epistemologico attribuiti ad Archita e a Brotino* (2017). Recension suivie de quelques réflexions sur les liens entre pythagorisme et platonisme à l'époque impériale, notamment chez Plutarque et Numénius », *Philosophie antique*, t. 20, 2020, p. 269-274, ici p. 273-274.

73. Voir Calcidius, *In Tim.* CCXCV (Num. fr. 52, 15-24 dP). Cet enseignement et ses fondements sont explicités en détail par André-Jean Festugière, *La Révélation d'Hermès trismégiste*, t. IV, « Le Dieu inconnu et la Gnose », Paris, Gabalda, 1954, p. 28-31, 37-40, 51-53. Il peut relever d'abord d'une tentative d'expliquer la genèse des nombres et des figures, c'est-à-dire du deux à partir du un et de la ligne à partir du point. Au vu de l'enseignement qu'Eudore prête aux pythagoriciens chez Simplicius (*In Phys.* 181. 7-30 Diels), il peut aussi constituer une manière d'interpréter la provenance du couple formé par le second Un et la dyade indéterminée – couple composant en lui-même une dyade – à partir de l'Un transcendant, considéré comme principe de toutes choses (voir aussi la n. 77 ci-après).

74. Chez Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* VIII 25.

75. *Contre les mathématiciens*, 261, 4-5. Cet enseignement est encore évoqué par Proclus, *In Tim.* I, p. 176. 6 D.

76. Les *Mémoires pythagoriciens* sont vraisemblablement une compilation réalisée à l'époque hellénistique. Ils contiennent des éléments issus du platonisme, de l'aristotélisme et du stoïcisme. L'enseignement transmis semble ne pas remonter au-delà du III<sup>e</sup> siècle (sur ce point, voir par ex. A.-J. Festugière, « Les "Mémoires pythagoriciens" cités par Alexandre Polyhistor », *Revue des études grecques*, t. 58, fasc. 274-278, 1945, p. 1-65), même s'ils peuvent témoigner d'éléments peut-être

à son ancienneté. La doctrine des principes qu'il recèle n'est du moins guère plus ancienne que l'Ancienne Académie<sup>77</sup> ; mieux, elle semble avoir fait l'objet d'appropriations et d'élaborations métaphysiques par Eudore et par Modératus<sup>78</sup>. Tout en dénonçant

plus anciens (sur ce point, voir André Laks, « The *Pythagorean Hypomnemata* reported by Alexander Polyhistor in Diogenes Laertius (8, 25-33) : a proposal for reading », *On Pythagoreanism*, dir. Gabriele Cornelli, Richard McKirahan, Constantinos Macris, Berlin/Boston, De Gruyter, 2013, p. 371-384). Sur ces *Mémoires*, voir la bibliographie de C. Macris, « Annexe II. Pythagore de Samos [Compléments] », p. 1059.

77. Voir A.-J. Festugière, *La Révélation* IV, p. 28 ; A. Laks, « The *Pythagorean Hypomnemata* », p. 377, qui s'appuie sur Philip Merlan, « Beiträge zur Geschichte des antiken Platonismus I », *Philologus*, t. 89, fasc. 1, 1934, p. 35-55, ici p. 41.

78. Concernant Eudore, on peut songer à sa doctrine des principes signalée plus haut et imaginer que son enseignement pouvait être interprété de façon soit à tirer le couple second Un-dyade (couple lui-même dyadique) du premier Un, soit à considérer que la dyade indéterminée du second couple provenait du premier Un. Dans aucun des deux cas, toutefois, il ne suggérerait la disparition du premier Un au profit de la dyade, comme le reproche Numénius à l'enseignement qu'il dénonce. Le jugement de ce dernier peut certes déformer sa cible, mais une autre piste interprétative se présente. Numénius peut aussi vouloir s'attaquer à une doctrine comme celle prêtée à Modératus par Porphyre (*Sur la matière*) et citée par Simplicius (*In Phys.* 231. 6-21) : selon elle, le principe unifiant, éventuellement conçu comme une monade, constituerait à partir de lui-même la génération des êtres ; il agirait plus précisément par privation de soi (κατὰ στέρησιν αὐτοῦ), laissant place à (ἐχώρησε) ou détachant de soi (si l'on retient la correction ἐχώρησε de Zeller adoptée par A.-J. Festugière, *ibid.*, p. 38-39) la quantité (ποσότης), après l'avoir privée des rapports et formes qui le caractérisent lui-même. Cette « quantité » dépourvue de forme est identifiée à la matière et peut l'avoir par suite été à la dyade indéterminée – du moins Numénius qui identifie les deux entités aurait-il pu ainsi comprendre cet enseignement. Ainsi la dyade indéterminée pouvait être conçue comme provenant d'un premier principe associable à une monade abandonnant une partie de soi et subissant un changement essentiel faisant qu'elle ne pouvait plus exactement être elle-même (J. Noel Hubler parle de « fissure theory », voir son article « Moderatus, E. R. Dodds and the Development of Neoplatonist Emanation », *Plato's Parmenides and its Heritage*, vol. 1 : *History and Interpretation from Old Academy to later Platonism and Gnosticism*, dir. John Turner, Kevin Corrigan, Leyde, Brill, 2011, p. 115-130, ici, p. 126-128. J. N. Hubler distingue selon nous à raison cet enseignement transmis par Porphyre et qui remonterait effectivement à Modératus de celui sur les trois Uns sans doute recomposé par Simplicius en termes néoplatoniciens). Si le ὁ ἐνιαῖος λόγος de Modératus n'est nommé ni Un ni Monade et ne correspond peut-être pas à ces entités, Numénius aura néanmoins pu associer cet enseignement avec celui prêté aux pythagoriciens chez Alexandre et Sextus et dont Proclus témoigne encore. On constatera d'ailleurs que, dans le passage de Calcidius où il dénonce ces vues, il semble lui-même désigner par « un » ou « monade » ce qui, dans sa doctrine, correspond non pas à son premier principe, mais au deuxième. Il n'est pas impossible qu'il se défende ici indirectement d'une interprétation selon lui erronée de son propre enseignement qui voudrait que son deuxième dieu, qui est un, deviendrait réellement deux (cf. 11 F = fr. 19 dP) à la suite de sa rencontre avec la matière et donc perdrait son unité originare, ce qui sonnerait sa disparition en tant que deuxième dieu et principe



ici encore un enseignement pythagorissant peut-être issu de l'Ancienne Académie, Numénius vise peut-être également ces pythagoriciens plus proches de lui.

En plaçant sa doctrine sous l'égide de Pythagore, maître de Platon qu'il interprète, Numénius se donne la caution de l'inspirateur originel pour défendre sa propre position, présentée comme réellement pythagoricienne, contrairement donc peut-être à celle des néopythagoriciens eux-mêmes. S'il a connu l'enseignement d'Eudore, voire s'il se l'est approprié et l'a transformé, s'il a pu connaître celui du Pseudo-Archytas ou plus généralement des apocryphes néopythagoriciens<sup>79</sup>, et s'il a rencontré l'interprétation théologique de la *Lettre II* par Modératus<sup>80</sup>, il a en effet pu avoir à cœur de montrer sa supériorité à leur égard en assurant que son propre enseignement remontait véritablement à Pythagore. Il aurait sans doute eu d'autant plus à cœur de marquer ses distances avec Eudore, le Pseudo-Archytas et plus généralement le corpus néopythagoricien que ceux-ci, malgré l'appropriation qu'ils leur font subir, intègrent nettement et sans critique stoïcisme et aristotélisme à leur enseignement<sup>81</sup>. Eudore se voyant qualifié d'ἀκαδημαϊκός dans trois témoignages<sup>82</sup>, si Numénius l'avait su, il aurait même pu rebondir sur cette qualification pour associer son rival aux académiciens qu'il dénonce<sup>83</sup> et se présenter quant à lui comme un véritable pythagoricien. Il pouvait du moins estimer

proprement dit. Or, selon nous, ce dieu ne subit qu'une division métaphorique qui correspond à une différence dans l'orientation de son attention. Elle ne le divise pas réellement et ne le fait pas disparaître en tant que dieu un et originellement uni au premier principe. Jamais, en tout cas, Numénius n'en fait une dyade, ce qui distingue son enseignement de celui des *Oracles chaldaiques* (fr. 8 dP) à propos du deuxième intellect. Seule la matière est chez lui dyade indéterminée.

79. Voir F. Jourdan, « Angela Ulacco, *Pseudopythagorica Dorica* ».

80. Voir H. D. Saffrey et L. G. Westerink, *Théologie platonicienne*, t. II, p. CCVI-XXXV.

81. Sur Eudore, voir par ex. M. Bonazzi, « Pythagoreanizing Aristotle : Eudorus and the Systematization of Platonism », *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the first century BC. New Directions for Philosophy*, dir. Malcolm Schofield, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 160-186. Sur le Pseudo-Archytas, voir A. Ulacco, *Pseudopythagorica Dorica*.

82. Voir J. Stobée, *Anthologie*, t. II, p. 42, 7 Wachsmuth ; l'auteur anonyme de l'introduction aux *Phénomènes* d'Aratos, I, 6, p. 96, 24 Maas, et Simplicius, *In Cat.* 187, 10 Kalbfleisch, ainsi que les remarques liées à l'évocation de ce titre chez John Glucker, *Antiochus and the late Academy*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978, p. 122.

83. Même si le terme n'avait pas le même sens à l'époque d'Eudore.



que la démarche d'Eudore était proche de celle d'Antiochus. La sienne visait au contraire à la purification par exclusion, associant uniquement Pythagore et Platon et les libérant des appendices qui désagrégeaient l'unité de leur pensée.

Plutôt que de dénoncer une querelle devenue anachronique à son époque, le pamphlet de Numénios contre les académiciens semble ainsi se révéler pris au cœur de débats plus contemporains, occupant des platoniciens comme Plutarque, et, avant eux, des platoniciens plus clairement pythagorisants comme Eudore, voire les auteurs des apocryphes néopythagoriciens. Dans tous ces cas, l'appropriation sacralisante de Pythagore participe à la revendication numénienne d'assurer la véritable transmission de l'enseignement de Platon, présenté comme pythagoricien fidèle à ses deux maîtres en pythagorisme.

Ce constat n'implique évidemment pas que l'appropriation et la sacralisation consécutive de Pythagore aient *uniquement* valeur polémique chez Numénios. Son œuvre se développe réellement à partir des textes « pythagorisants » de Platon ou attribués à Platon : les *Lettres II* et *VI*, la leçon *Sur le Bien* et le *Timée* ; il considère aussi sans doute les livres *VI* et *VII* de la *République* comme relevant de la même source d'inspiration, tout comme les remarques du *Philèbe* sur la limite et l'illimité ou encore du *Théétète* sur la voie d'assimilation au dieu. Son enseignement s'élabore à partir des questions posées par ces textes. Son appel à Pythagore témoigne donc sincèrement de ses convictions et éclaire sa démarche. À son corps défendant peut-être, il l'inscrit même dans la droite ligne de l'Ancienne Académie et des penseurs pythagorisants qui ont suivi. Nous souhaitons simplement mettre au jour *aussi* la dimension polémique de sa démarche qui le place au cœur des débats philosophiques de son temps. Pour achever cette réflexion, reste à examiner sa position à l'égard de Pythagore telle qu'il l'exprime dans le dialogue *Sur le Bien*.

## NUMÉNIUS ET PYTHAGORE

Dans le premier texte cité plus haut<sup>84</sup>, Numénius semble mettre Pythagore et Platon sur un plan d'égalité<sup>85</sup>. C'est du moins ce que laisse entendre l'affirmation que Platon « n'est pas supérieur au grand Pythagore, mais ne lui est peut-être pas non plus inférieur ». Si cette phrase semble suggérer une légère supériorité de Pythagore<sup>86</sup>, celle-ci n'est pas d'ordre doctrinal. Elle est sans doute relative à la fidélité que Pythagore a obtenue de ses disciples. Cette légère ambivalence dans la considération des deux philosophes se retrouve partiellement dans le dialogue *Sur le Bien*. Elle sert à cautionner la doctrine de Numénius qui, même dans ce qu'elle pourrait avoir de nouveau, se donne pour garants ces deux maîtres présentés dans un accord fondamental de pensée et se complétant réciproquement lorsqu'il y a hésitation sur un enseignement. Dans les fragments parvenus de ce dialogue, Pythagore est en effet mentionné deux fois. Une première fois lorsque Numénius explique sa méthode d'exposition : il lui faut présenter sa doctrine, la confirmer à l'aide des textes de Platon et faire le lien avec les propos de Pythagore<sup>87</sup>. Par là, il s'assure simplement que son propre discours s'accorde avec Socrate en tant que son maître originel, puis avec Platon, son maître plus direct dont il possède les écrits<sup>88</sup>. La mention des λόγοι de Pythagore qui n'aurait rien écrit lui laisse toute latitude pour faire les choix opportuns dans ce qui a été transmis. La deuxième mention de Pythagore<sup>89</sup> montre comment il s'y prend concrètement.

Numénius explique que si son propos ne trouve pas de confirmation chez Platon, il en trouvera chez Pythagore, autre homme de grande valeur (le rapport de supériorité semble cette fois inversé, Platon ayant eu la primauté). Le lecteur est curieux et s'attend à découvrir enfin la leçon pythagoricienne à laquelle

84. Num., 1 F = Eusèbe, *PE* XIV 5, 2 (fr. 24, 16-22 dP).

85. Selon Myles Burnyeat (« Platonism in the Bible : Numenius of Apamea on *Exodus* and Eternity », *Metaphysics, Soul and Ethics in Ancient Thought. Themes from the work of Richard Sorabji*, dir. Ricardo Salles, Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 143-169, ici p. 147-148, n. 16), il jouerait à cette fin sur l'expression de l'égalité proportionnelle en mathématique.

86. L'adverbe ἴσως, dans la phrase, suggère une telle nuance.

87. Num., 10 F (fr. 1 dP).

88. Qui peuvent quant à eux servir de « témoignages ».

89. Num., 16 F = Eusèbe, *PE* XI 10, 9-10 (fr. 7, 1-2 dP).

Numénius rattache son discours. Or que cite-t-il ? Le *Timée*. On pourrait certes imaginer qu'Eusèbe a fait une coupe, son propos étant de montrer l'accord de Platon avec Moïse, non de Pythagore avec Moïse. Mais il est plus vraisemblable que, comme à son habitude, il ait cité le texte sans y toucher. Numénius a pu estimer que, dans le *Timée*, Platon laisse parler Pythagore à travers Timée de Locres qui était un pythagoricien<sup>90</sup>. Quand il dit vouloir remonter aux propos de Pythagore, il cite encore Platon<sup>91</sup>. Son Pythagore est le Pythagore transmis par Platon, ici dans le *Timée*, ailleurs dans ses leçons non écrites telles qu'il les a reçues, du moins dans celle sur le Bien et dans les pseudépigraphes pythagorisants comme les *Lettres II* et *VI*. Numénius oscille moins entre Pythagore et Platon qu'il ne retourne sans cesse à Platon. La pythagorisation qu'il lui fait subir sert à justifier ses interprétations parfois étonnantes : Platon étant censé s'être exprimé de manière cryptée, Numénius se sent autorisé à l'interpréter dans le sens qu'il estime juste. Cette pythagorisation lui permet d'affirmer que ses interprétations s'inscrivent sans discontinuité dans une tradition remontant à Pythagore lui-même et, avec lui, aux origines de la philosophie.

## CONCLUSION

Peut-on par cette voie conclure sur l'appartenance philosophique de Numénius ? Étant donné que, dans les textes parvenus du moins, Numénius ne s'appuie que sur Platon et n'interprète que Platon, ou, à la limite, Pythagore par l'intermédiaire du Platon écrit ou oral<sup>92</sup>, il paraît avisé, dans la suite de Karl Mras, Michael Frede et Bruno Centrone, de le considérer comme un platonicien pythagorisant<sup>93</sup> – désignation qui conviendrait d'ailleurs également à Modératus et Nicomaque. Il n'en demeure pas moins que les chrétiens l'ont

90. Platon ne le dit cependant jamais.

91. Numénius fait toutefois comme Nicomaque de Gérase : alors que celui-ci place les premières pages de son *Introduction arithmétique* (I 2, 1) sous l'inspiration de Pythagore, lorsqu'il évoque la distinction ontologique entre être réel et devenir et cite à l'appui ce passage du *Timée*, il précise que Platon en est l'auteur. Numénius nomme lui aussi Platon avant de citer *Timée*, 27d6-28a4.

92. Voir le témoignage déjà cité de Calcidius ainsi que 15-16 F (fr. 6-7 dP) et 27 F (fr. 19 dP).

93. Voir les références données à la n. 1.

nommé « pythagoricien » et que Longin semble l'avoir considéré comme tel<sup>94</sup>. Certes, les désignations données par les Anciens n'ont pas toujours la valeur historique que l'on souhaiterait leur attribuer<sup>95</sup> ; en outre, celle-ci signifie peut-être simplement que Numénius est un interprète de Platon invoquant Pythagore comme origine du platonisme qu'il défend – Clément d'Alexandrie et Sozomène désignent tous deux Philon comme « pythagoricien » en raison notamment de cette posture d'interprète de Platon<sup>96</sup>. Mais, même s'il est impossible et d'ailleurs inutile d'imaginer que Numénius mène une vie de type pythagoricien<sup>97</sup>, il n'en demeure pas moins que, de son propre point de vue, cette désignation de *pythagoricien* lui aurait peut-être davantage convenu et qu'elle pourrait correspondre à sa propre manière de se concevoir. Il a loué les pythagoriciens pour leur attachement à leur maître ; il estime faire pareillement à l'égard de Platon, présenté comme un pythagoricien à ce point subtil qu'il perçoit le pythagorisme de Socrate. Quand il lit Platon, il se tourne essentiellement vers ses textes pythagorisants. Il n'aura de toute évidence eu d'autre désir que de se voir rattaché à cette lignée de pensée qu'il reconstitue lui-même<sup>98</sup>. Même si leurs

94. Voir Porphyre, *Vie de Plotin*, 20, 68-73.

95. Voir B. Centrone, « Cosa significa essere pitagorico... », p. 149.

96. Voir David Runia, « Why does Clement of Alexandria call Philo “the Pythagorean” », *Vigiliae christianae*, t. 49, 1995, p. 1-22. On pourrait alors se demander si les chrétiens ne désignent pas de préférence Numénius comme pythagoricien en raison de l'accord qu'il établit entre Platon et Pythagore à l'image selon eux de celui que Philon établit entre Platon et Moïse ou, mieux, en raison de l'accord qu'ils perçoivent aussi chez lui établi entre Platon et Moïse.

97. Ce critère aurait pu en faire clairement un pythagoricien, voir M. Frede, « Numenios [6] von Apameia », *Der Neue Pauly*, version électronique, s. v., 2000, p. 160-161. C'était du moins la thèse d'Emiel-August Leemans, *Studie over den wijsgeer Numenius van Apamea met uitgave der fragmenten*, Bruxelles, Mémoires de l'Académie royale de Belgique, 1937, p. 16.

98. Sur ce point, nous divergeons de B. Centrone (« Cosa significa essere pitagorico... », p. 150-151) selon lequel les auteurs des apocryphes pythagoriciens n'auraient pas eu à cœur de défendre une identité pythagoricienne puisqu'ils reprenaient Platon, voire l'accusaient de plagiat (sur ce point, voir déjà M. Frede, « Numenius », p. 1043 et 1047). Numénius ne compte certes pas parmi ces auteurs, mais la remarque pourrait le concerner également. Or sa méthode, qui consiste à mettre Pythagore à la tête d'une lignée de disciples fidèles auxquels appartiennent Platon et même Socrate, semble au contraire indiquer qu'il revendique pour lui l'appartenance à cette lignée pythagoricienne en tant qu'interprète fidèle de Platon. Cela ne l'empêche pas, à nos yeux d'historiens, de réaliser une démarche caractéristique du platonisme de son temps. Sur les critères utilisés pour définir une identité pythagoricienne, voir aussi C. A. Huffman, « Pythagoreanism », *The*

motivations étaient peut-être autres<sup>99</sup>, ses citateurs directs ont sans doute perçu son état d'esprit. C'est pourquoi il est fort probable que, de son propre point de vue, Numénius se soit considéré comme « pythagoricien »<sup>100</sup>. Cette conclusion ne contredit pas celle de K. Mras, M. Frede et B. Centrone : l'adjectif aurait sans doute eu le même sens que celui qu'ils donnent à l'expression « platonicien pythagorisant ». Voilà aussi pourquoi il ne paraît pas adéquat d'inclure Numénius dans la catégorie des « néo-pythagoriciens », d'autant plus que leurs doctrines et leur traitement de Platon souvent diffèrent. Seul change le point de vue, interne et pris dans les débats contemporains de Numénius d'un côté, externe<sup>101</sup> et soucieux de précision historiographique de l'autre. Après Pythagore, Socrate et Platon, Numénius est à son tour pris dans les débats sur son appartenance philosophique – sort apparemment inévitable pour tout pythagoricien.

jourdan.fabienne@wanadoo.fr

*Stanford Encyclopedia of Philosophy*, dir. E. N. Zalta, <http://plato.stanford.edu/archives/spr2015/entries/pythagoreanism>, [2006] 2015<sup>2</sup>; C. Macris, « Pythagore de Samos... », p. 1038-1039.

99. Voir plus haut les remarques relatives à Philon.

100. En cela, même si, à la différence de J. Dillon (*The Middle Platonists*), nous ne considérerions pas Numénius comme un néo-pythagoricien, nous sommes en accord avec lui (*The Heirs of Plato*, « A study of the Old Academy » Oxford, Clarendon Press, 2003, p. 153) pour le dire « pythagoricien » au sens que nous venons de définir. Nous ne sommes en revanche pas sûre que Numénius essaie réellement de reconstruire la doctrine de Pythagore, sinon en lui attribuant les siennes, ce qu'il fait en tout cas essentiellement pour l'enseignement de Platon.

101. En employant le vocabulaire de l'anthropologie, on pourrait aussi parler du point de vue émique, correspondant à celui de la personne ou du groupe concerné, par contraste avec le point de vue étique, qui est celui de l'observateur extérieur.